

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

DE CASSANO

Bibliographie

Journal de la société statistique de Paris, tome 34 (1893), p. 404-406

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1893__34__404_0

© Société de statistique de Paris, 1893, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

III

BIBLIOGRAPHIE

De Zeïla aux frontières de l'empire Kaffa.

[*Voyages d'Antoine Cecchi*] (1).

En 1876, la Société géographique italienne envoyait une expédition pour explorer la région des lacs équatoriaux et des montagnes de l'Éthiopie; mais les ressources étant insuffisantes, les voyageurs furent obligés de renvoyer en Italie l'un d'eux pour demander des secours, et, en 1877, une seconde expédition, dirigée par le capitaine Cecchi, partait pour Zeïla dans le but de rejoindre la première, qui attendait dans le Choa.

Ce sont les péripéties de ce voyage que son chef décrit, d'une plume alerte et souvent humoristique, dans les trois volumes que la Société a publiés dans le recueil de ses mémoires. L'auteur se montre observateur attentif, patient, érudit et, qualité rare parmi les explorateurs, d'une sincérité absolue. Pour tout ce qu'il n'a pu voir ni expliquer, il s'en rapporte au jugement de plus savants que lui, avec une bonne grâce modeste et simple, qui repose de certains récits de voyage où la suffisance le dispute à l'invention et où le faux mysticisme recèle des trésors d'égoïsme!

Il me serait bien difficile de donner une idée, même dans ses grandes lignes, de ce livre attachant comme un roman et utile comme l'histoire. Je me bornerai à signaler les quelques données économiques relevées dans l'ouvrage et constituant pour ainsi dire les éléments de la statistique de ces régions peu connues ou inconnues.

Zeïla, qui pourrait devenir un des ports les plus importants de l'Afrique équatoriale, ne comptait, en 1877, que 2,000 habitants, y compris la garnison égyptienne, formée de 50 soldats et la colonie européenne, composée de 7 Grecs, auxquels s'ajoutait un Arménien, représentant l'élément commercial à poste fixe. Leur industrie consistait principalement à vendre de l'alcool aux troupes, malgré la défense du gouverneur et au moyen d'un expédient qui mérite d'être indiqué. Sous prétexte que dans ce climat chaud, pour se garantir contre les atteintes de la fièvre, il leur fallait de l'eau-de-vie, ils avaient obtenu la permission d'en introduire un litre et demi par jour et par personne, ce qui faisait 12 litres et représentait par conséquent un nombre respectable de petits verres servis en cachette aux soldats égyptiens.

(1) Publiés par les soins de la Société géographique italienne, 3 volumes in-8°, chez Loescher, à Rome.

Le commerce d'exportation se compose de beurre, moutons, chèvres, peaux de bœufs, gomme, plumes d'autruche, et surtout d'encens et de myrthe. Ce trafic s'est élevé, de 1877 à 1880, à 3,750,000 fr. L'importation est moins importante et consiste en blé, riz, dattes, maïs, cotonnades, sucre, tabac, médicaments, objets de quincaillerie, le tout provenant d'Aden.

L'élevage du bétail est la principale industrie du pays et les bœufs tiennent lieu de monnaie dans les échanges entre indigènes, ainsi que le sel sous forme de prismes de 22 centimètres de longueur sur 3 de largeur et 5 millimètres d'épaisseur. On les appelle des *annulies* et leur valeur varie suivant la distance entre les marchés et la côte.

Pour les transactions avec les marchands d'Aden et les étrangers, la monnaie usuelle est le thaler de Marie-Thérèse, mais il est bien difficile de le faire accepter dans l'intérieur du pays, s'il n'est pas absolument neuf. Dès qu'il a la moindre entaille ou quelque imperfection, dès qu'il a été tant soit peu frotté, il est refusé par les indigènes.

L'expédition italienne se trouvait au Choa au moment où l'ancien Négus, l'empereur Johannies, réduisait par les armes les rois tributaires des environs, et elle assistait à la paix que le roi Ménélick était obligé d'accepter pour éviter la perte de ses États. Le caractère de Ménélick, ses goûts, ses habitudes, les mœurs de son peuple et même l'histoire ancienne de l'Éthiopie forment des pages fort intéressantes, auxquelles des événements plus récents sont venus encore ajouter du relief. Ceux qui veulent se faire une idée du Négus actuel feraient bien de lire cet ouvrage, écrit à un moment où rien ne permettait de prévoir la destinée qui lui était réservée.

L'auteur évalue à 80,000 le nombre d'hommes armés que Ménélick pouvait lever lors de son séjour au Choa ; 4,000 fusils se chargeant par la culasse, 15,000 à mèche, 3,000 à pierre constituaient l'armement à feu ; les autres portaient des lances. La moitié de l'armée était à cheval ou à dos de mulet. L'agriculture ne paraît pas très en honneur dans un pays où les instincts belliqueux dominant, et dont la féodalité militaire constitue l'organisation politique. Cependant, les terres sont fertiles et, malgré les systèmes très rudimentaires de culture, on récolte une assez grande variété de céréales et de légumes ainsi que le coton, le lin, la canne à sucre, la vigne, le cidre, le citron, l'olivier, etc.

Du Choa l'expédition passait chez les Galla, tribus indépendantes qui habitent le versant septentrional des montagnes Somalis et qui sont régies par une sorte de gouvernement fédératif composé de clans ou de grandes familles sous l'autorité d'un chef élu. Ils sont très honnêtes et laborieux et auraient un certain goût pour l'agriculture, mais les marchands d'esclaves et d'ivoire qui infestaient le pays les obligeaient à être constamment sous les armes.

Le nombre des esclaves qui partaient tous les ans par les ports de Métammé, de Zeila et du Tigré s'élevaient à 10,000 environ, mais tout le monde sait que les captifs conduits à la côte représentent à peine le quart de ceux qu'on a pris dans les terres et qu'il faudrait y ajouter encore les morts et les blessés pendant les razzias. Aujourd'hui, d'ailleurs, malgré les conventions et les surveillances européennes, ce triste commerce se poursuit de la façon la plus honteuse et les prisonniers déclarés porteurs à gages sont embarqués sur les navires turcs avec la complicité des autorités égyptiennes.

Le terme de la mission était la limite de l'empire Caffa ou Kaffa, que le capitaine Cecchi n'a pu atteindre à cause des mauvais traitements et de l'emprisonnement que la reine de Gleira lui fit subir; néanmoins il donne, sur l'état de cet empire, des renseignements très intéressants, qu'il tient d'un capucin savoyard, le père Léon, mort dans le royaume de Gleira.

Suivant, en cela, l'opinion de plusieurs voyageurs et de l'évêque Massaia, le capitaine Cecchi croit que le café est originaire de cette région et qu'il en a pris son nom.

C'est une thèse que l'on peut soutenir. Le fait est que cette denrée forme le principal article de trafic de ce pays. Si les moyens de transport étaient moins primitifs, son exportation annuelle pourrait décupler; les chiffres donnés par le voyageur et qui remontent à 1880, indiquent la quantité de 350,000 kilogr. comme moyenne de l'exportation et le prix d'environ 15 centimes le kilogramme sur les marchés intérieurs.

Les autres produits sont : la civette, l'ivoire et l'or, ainsi que les esclaves.

La captivité de notre voyageur, la douleur d'avoir perdu son compagnon de voyage, l'ingénieur Chiarini, les angoisses de la solitude au milieu de peuples abrutis, donnent lieu à des pages saisissantes, écrites sans emphase et empreintes d'une philosophie bon enfant qui décèle les grandes qualités d'explorateur du capitaine Cecchi.

Depuis longtemps, l'Afrique entière aurait, tout comme l'Amérique, nos lois, nos mœurs et nos habitudes, et la honte de l'esclavage ne souillerait plus la terre noire si le blanc y donnait partout son impulsion civilisatrice. Malheureusement il n'en est pas ainsi, et pour un Cecchi, un Livingstone, un d'Abadie, ou un Lavigerie, il y a tant d'explorateurs... pressés, et tant de missionnaires... commerçants, que, loin d'apaiser les passions de ces peuples et de corriger leurs défauts, nous les excitions et les augmentons, croyant servir des intérêts immédiats. En Afrique, il ne faudrait pas de distinction de nationalités, ni d'antagonisme entre les Européens qui devraient former une seule famille : LES BLANCS. Hélas! nous avons si bien expliqué nos divisions, nous avons si bien étalé nos jalousies que nous avons perdu tout prestige.

Le nègre sait très bien que le massacre d'une expédition remplit souvent d'une sinistre joie les rivaux qui avancent du côté opposé; il comprend que les ennuis causés aux voyageurs portant tel pavillon seront pardonnés par les autres, et cette course au clocher à laquelle paraissent se livrer les blancs à travers le continent mystérieux, loin d'avancer nos affaires, ne peut que les retarder. Ceux qui se sentent piqués du désir d'aller à la conquête de l'inconnu feront bien de méditer ce livre, froid comme un traité et exact comme un calcul; ils y puiseront les deux qualités maîtresses qui ne doivent jamais manquer à un explorateur : la patience dans le malheur et la tranquillité dans le danger.

Prince DE CASSANO.
